

LES SUPPLIANTS

LES PIERRES QUI PLEURENT

A. J.-H. ROSNY

*au tranquille contemplateur des
dramas de l'évolution.*

ÉPISEDE I

DANS LE CADRE D'UNE FENÊTRE

Une chambre étroite et mansardée; pas de meubles; un matelas étendu sur le carreau; une malle dans un coin; sur la cheminée un pain, une cuvette blanche et une cruche en terre.

Un jeune homme s'accoude dans le cadre de la fenêtre; les reliefs de ses traits se révèlent à peine, perdus dans l'uniforme clair-obscur de son visage; sa chevelure blonde, sans éclat en l'absence de lumière, répand de la tristesse sur ses épaules. Inflexiblement son cou dénudé jusqu'à la clavicule, il soutient son menton de sa longue main renversée. Le long de son corps, son autre main pend, abandonnée, tenant une lettre au bout des doigts.

Au delà de son profil, la plaine de Montrouge s'étend en un fond presque sans perspective, à cause du jour blafard, car le soleil s'enveloppe encore de fumées et de brumes; au-dessus de sa tête, des cheminées d'usine d'un rose mat, dans le vide de son bras coudé quelques sordides masures, en avant de son menton quatre peupliers gris.

Son front pur et sa bouche fleurie, la fois sérieuse et souriante, révèlent son âme « mêlée à sa chair mystérieuse »; son front spiritualise la sen-

sualité de ses lèvres, ses lèvres sensualisent la spiritualité de son front. Devant lui, le « Coursier noir » se fût peut-être cabré d'abord, mais eût fini, sans trop bondir, par venir s'agenouiller.

Ni joyeux, ni souffrant, indécis et étonné, comme charmé même, et gardant toute la grâce divinatrice de la douleur pressentie, mais encore inconnue, son sourire paraît écouter un adagio de Mozart.

Des moineaux sont venus voleter autour de la fenêtre, Hoël Brennilis s'amuse à leur jeter des boulettes de mie de pain, disant : « Ces moineaux sont d'une adresse!... Six heures à la corroderie... Irai-je chez Spiller ce soir? M'avancera-t-il de l'argent? Comment mangerai-je après-demain? »

Au milieu de la plaine, un amoncellement de choses incompréhensibles étincelle dans un rayon furtif pour s'éteindre aussitôt; puis, les nuages ayant marché, plus loin encore, dans un enclos isolé d'où pointent des ifs noirs, s'allument d'autres lueurs :

— « Oui, ce doit être un cimetière... il faudra que j'y aille... Ce mât sur ce toit, qu'est-ce que cela peut être? »

Et voici qu'il regarde dans sa mémoire lointaine :

Les longs jours d'enfance vibrent sur la lande : la terre est vierge, voici qu'il court vers des conquêtes imaginaires, inlassable héros, suivi de ses comtes fidèles. Les sauvages enfants celtes l'ont surnommé Hoël le prince, sans doute esperant en lui le personnage merveilleux devant lequel le monde inconnu, tout le monde, un jour doit s'incliner ; le prince qui hante le cerveau des enfants pauvres. Là-bas, à l'orée de l'avenue, au bord des routes et des clairières, sur l'écorce des vieux arbres, ils ont gravé leurs noms entrelacés au sien...

Et quand surgirent en lui les harmonies et les rythmes évocateurs des enchantements de son âme !... vers ce temps-là il fut aussi troublé de son corps !... Les promenades indéfinies, l'oreille tendue à des voix absentes, les yeux levés vers les cimes des arbres !...

Si jeune, il a un long passé déjà, de soirs d'au-

comme émus de pensées incertaines, vastes de silence et de regards perdus.

Par un crépuscule rouge, au flanc d'une colline rousse où bondit un troupeau, un vieillard dont les yeux bleus scintillent comme des étoiles... A quelques pas, une petite bonne femme vêtue de bure sculpte un menhir. Le vieillard leur a décrit les villes immenses où plane maintenant le soleil, puis il a raconté une belle légende. Et tandis que le chien fauve aboie aux trousses d'un bélier, Brennilis réentend la voix du vieux berger disant le dialogue du moine et de l'eubage :

« — N'entendez-vous rien mon père ? »

» — Je n'entends que les chants du vent sur la mer et du soleil sur la lande.

» — J'entends des trompes qui s'appellent et d'immenses boucliers de paix frappés en cadence.

» — La chaleur, mon fils, fait bourdonner tes oreilles...

» Cependant des cloches et des fanfares sonnaient au loin..... »

La petite bonne femme qui sculptait le menhir s'est arrêtée pour écouter le récit.

Soudain la vision s'évanouit Brennilis, songe à Hoël Bihan (Hoël le petit) son favori ; combien il était charmant avec son regard de volubilis bleu, son front pur et sa bouche de vierge italienne !... Il portait de longs cheveux blonds, blonds d'or sur la tête et sur les épaules, d'argent..

Un jour, au fond du parc, l'adorable confidence :

— Savez-vous, notre prince, ce qu'on dit chez nous que vous avez à être si triste ? On dit que c'est l'amour.

— L'amour ? peut être, mais je n'aime que toi, Hoël Bihan.

— Oh ! moi aussi, prince Hoël, je n'aime plus que vous !

Il lui donna sa bague, Bihan lui donna de ses cheveux ; ils parlèrent du ciel et des étoiles et de l'âge du monde. Ensuite il reprit sa promenade solitaire, pensant : « Est-ce le début de joies de la vie ?... et l'amour ? »

Ses réflexions d'alors sur l'Évangile, la légende dorée et la vie des poètes, dont le vieux recteur du village l'entretenait à la veillée des dimanches ! Les longues heures (il les revoit toutes) à se regarder en lui-même : « Peut-être suis-je un de ces êtres extraordinaires dont il parle, un saint ou un poète ?... » Jésus, son ami, et avec lui ses longs entretiens ! Il lui demandait pourquoi il était seul sur cette terre à admirer son soleil et son ciel, et ce qu'il y devait faire ; il s'écriait : « Jésus, je t'aime ! »... il l'interrogeait sur toutes choses, formant en lui-même l'image de son Dieu-ami, et ayant la volonté de voir remuer les lèvres de cette figure et d'entendre une autre voix que sa propre voix intérieure, lorsque réponse était faite à ses interrogations !...

Encore maintenant, en de certaines heures mystiques, sous le portique de son imagination, lui apparaît la figure divine... mais le plus souvent c'est celle de son poète le mieux aimé.

Et parmi ces souvenirs et ces pensées, voici qu'autour de lui, dans l'espace que ses yeux ne voient plus actuel, flottent le vieux manoir, le puits avec sa margelle, le sombre étang, la lande annelée des ras genêts d'or, un chêne solitaire, un homme à la charrue, des bœufs, une vieille à sa quenouille et des odeurs de soleil !... Le goût des pommes, le chant d'un coq, le rouet d'un chat, le gloussement des poules... des voix humaines, des silences prodigieux !... Le bruit familier du portail et le son de la cloche !... cela si loin déjà !... loin comme en une autre vie. Il lui semble qu'il est mort depuis et une seconde fois né.

Il se répète une phrase de la lettre qu'il tient à la main : « Tu veux être un artiste malgré ton père : je t'oublierai, mon fils, je ne m'occuperai pas plus de toi que si tu n'existais pas. »

Et cependant il sourit, à voir, dans son imagina-

tion, comme une avenue qui s'ouvre vers la gloire...

Le soleil, le vrai soleil cette fois, sortant de ses nuages, se répand sur la plaine. Les objets reprenant leur vraie valeur, se placent en perspective; l'air se diaphanéise, le ciel s'azure, les peupliers s'éloignent, les cheminées roses s'aurorisent. Une lueur en mince bande suivant le front de Brennilis en projection sur le ciel, ainsi que le sommet de sa tête, l'auréole de cette sorte de halo dont s'entourent les objets sombres placés sur un fond lumineux, et l'or de ses cheveux étincelle à la nuque d'un rayon glissé entre le mur et l'auvent.

ÉPISODE II

LA CHAIR ET L'ESPRIT

Frettel, se balançant dans un rocking-chair : — Quel exquis balcon et quel admirable printemps !

Brennilis : — Admirable, en effet, ce Spiller est un heureux...

Brennilis s'interrompt pour jouer avec un papillon blanc qui est venu voleter autour de la figure; puis il demeure silencieux à regarder l'insecte, emporté par un souffle tiède, se perdre en miroitant au-dessus des toits, dans le bleu éblouissant du ciel.

La journée a été délicieusement chaude et seraine; au-devant des maisons, les tentes bariolées se gonflent à d'heureuses brises. — En une seconde d'ubiquité, Brennilis se rêve sur la proue d'un vaisseau, ouvrant les bras vers l'horizon ensoleillé d'une mer, tandis que, s'accoudant sur les grèves de son âme, il contemple s'éloigner, parmi des chants, le songe voyageur de l'irréel navire.

Sous ses pieds, les marronniers du Luxembourg déroulent leur somptueuse frondaison brocardée de fleurs; au delà, s'aperçoivent un pan du Palais, le bassin couvert de voiles blanches, des blan-

cheurs de statues dans la brume florale des lilas.

Une jeune fille, en robe rouge, vient s'accouder sur le balcon voisin.

Brennilis, intérieurement : — Sa chevelure noire était courte et frisée, et sous les mèches folles de son cou, sa peau blonde transparaisant donnait à l'ami Frettel un libidineux désir de dévêtir le dos et les reins cachés sous l'étoffe rouge.

Entre les lourdes tours grises de Saint-Sulpice, dans l'auréole du soleil de cinq heures, la tête dans le ciel clair, la base perdue dans les poussières ardoisées, l'échafaudage transparent de la tour Eiffel. Brennilis songe au lupanar universel où tous les vices du monde semblaient s'être donné rendez-vous, surexcités par la curiosité aphrodisiaque; et la castagnette du trot des chevaux, dominant les rumeurs du boulevard, lui semble rythmer quelque interminable danse du ventre.

Spiller s'avance sur le balcon et lui touche l'épaule :

— A quoi songes-tu, ô Brennilis?... Une cigarette de Samsoun ?

Brennilis : — Je songeais... merci, volontiers... Quel abominable individu que ce Rob ! cette tête de Syriote avec ce nom de bockmaker ! regarde-moi cette face placide et pâle, ces traits réguliers ! A-t-il bien l'air d'un monsieur qui s'est fait un masque de sa figure !... Je l'observais tout à l'heure quand il est entré... mais vois, ces gestes rétrogrades et inversés et les perpétuelles ondulations de son long corps flexible, cette voix sans timbre, douce et froide, impersonnelle comme sa figure !... il a la peau flétrie d'une vieille cocotte qui ne se farde plus ! et ses yeux pochés d'on ne sait quelles fatigues !

Spiller : — Tu m'amuses, mais parle moins haut, il va t'entendre.

Frettel : — Il vous a certainement entendu.

Brennilis : — Bah ! Pourquoi reçois-tu de pareils individus, Spiller ?

Spiller : — Mais, mon ami...

Brennilis : — Non regardez-le ; il est bien mis, avec goût même ; mais dites si je ne sais quoi de tout son être intime ne vous crie pas : « Je suis une canaille, j'ai vécu de tous les métiers, j'ai été agent d'affaires et entremetteur de positions imaginaires ; je n'ai pas de chez moi, je réside, je ne demeure pas ; j'ai joué et j'ai triché ; j'ai vendu des tuyaux pour les courses, j'ai fait de la propagande électorale, j'ai fait chanter dans ma jeunesse des vieillards vicieux et plus tard de vieilles baronnes ; je n'ai pas fait de prison, parce que j'ai des accointances avec la police... je serai peut-être souteneur un de ces jours ou rentier à Bati-gnolles... en attendant, je suis journaliste. »

Frettel : — Mais chut, donc, je vous assure qu'il vous entend.

Rob, au milieu du salon, s'entretient dans un groupe ; il ne quitte pas Brennilis des yeux ; le sourire figé à ses lèvres cruellement précises, le regard traître et cynique qui stagne au bord de ses paupières à demi-baissées paraissent, en effet, une réponse ironique et méprisante à la verve du jeune homme.

L'un de ses interlocuteurs est le célèbre journaliste Harry Mary ; c'est un homme d'une quarantaine d'années, brun, gras et suant, boudiné dans sa redingote, les yeux à fleur de tête, la barbe épaisse, les cheveux huileux et plats. Une mèche soulevée au sommet de son front retombe au coin de son œil droit, un grésil de pellicules poudre le col de son habit : il a l'air d'un huissier, ou d'un juif marchand de meubles. Il parle rapidement, de cette menue voix de tête qu'ont gardée, depuis monsieur Thiers, les raisonneurs de bas étage : politiciens, hommes d'affaires, magistrats ou jurisconsultes. Il a une façon de dire : « La loi » ou bien : « C'est évident ! » « c'est la force des choses » « c'est clair » qui grince et attaque les nerfs comme un coup de lime sur de l'acier. On sent que la pensée n'est autre chose pour lui qu'une serrure destinée à fermer les coffres-forts ou une clef destinée à les ouvrir.

Après avoir écouté quelques instants la discussion que ce personnage soutient contre Rob, Brennilis se retourne vers Frettel :

— Celui-là, sa tête est un véritable atelier de serrurerie ; il doit suer tout le jour à limer de petits arguments crochus ; j'imagine assez son occiput rempli de pincés-monseigneur, de crochets et de passe-partout.

Frettel : — Votre diagnostic est amusant, son père était serrurier.

Brennilis : — Et l'illustre Jules Glary complète le trio de son carnotisme intense. Est-il bien le digne président de cette république synthétisée, avec sa tête de « Monsieur tout le monde », sa redingote officiellement décorée, officiellement coupée, officiellement boutonnée, et ses poses vaniteuses et raides de bourgeois parvenu, même à la célébrité ! Il porte le bras en écharpe, en enfonçant la main entre deux boutons de son vêtement, à la hauteur du cœur ! Voyez comme il cambre le torse et avance la jambe gauche ! Il garde, même en ce moment de conversation insignifiante, la physionomie importante, grave, rassise, correcte, d'un homme rompu au maniement des affaires publiques ; il est dans un salon du Ministère !

Avec un aplomb imperturbable, Brennilis va faire deux fois le tour de sa personne, l'autre ne s'en dérange guère.

Lorsqu'il revient, Frettel, riant de son espièglerie, lui souffle :

— Vous êtes définitivement fou !

Brennilis : — Je voulais voir s'il ne portait pas dans le dos un R. F. tricolore, avec des lampions.

En ce moment, la voix du carnotique gens de lettre s'élève :

— Oui, messieurs, notre siècle est fini, la littérature n'a plus un homme... nous allons en être réduits à traduire les étrangers !

Spiller rentre dans le salon ; Brennilis se réétend dans son rocking. Il lui semble que la jeune fille en rouge est nue sous la robe très légère qui se plaque à ses hanches et à ses cuisses... Les reins

creusés, la croupe saillante, elle s'appuie au balcon. Elle sent les yeux de Brenniliis, et se retourne, mais sans changer la position de son corps, ce mouvement de la tête seule évoquant l'appel animalien d'une femelle désireuse du mâle. Sous ses sourcils droits et nets, toute sa volonté et toute sa vitalité paraissent concentrées dans ses yeux noirs. On dirait deux êtres monstrueux, doués d'une vie et d'une intelligence propres, deux divinités cruelles postées au fond de ces deux caves sourcilières comme aux deux entrées de l'enfer de ce corps. Sa bouche, aux lèvres charnues et d'un rouge saignant, son nez mince et droit aux narines un peu relevées, son front bas sous sa chevelure rase d'éphèbe romain, ajoutent au magnétisme des yeux leur expression passionnée et perverse.

Après le regard aigu lancé vers Brenniliis, elle redresse sa petite tête casquée de noir ; ses narines se dilatent comme pour humer quelque secret effluve ; ses lèvres s'entr'ouvrent pour recevoir le baiser de l'odeur passagère, et les deux démons guetteurs, luisant au fond de leur antre, tournent lentement, semblant suivre dans l'espace une forme qui s'éloigne.

Parfaitement maître de ses sensations et de ses pensées, Brenniliis s'amuse à analyser toute cette sensualité qui le frôle à peine, s'en défendant par une ironie intime toujours en éveil.

Tout à coup, montent dans l'air, ainsi que des soupirs chauds de passion, les sons cuivrés et mâles d'un orchestre militaire dissimulé sous les marronniers du Luxembourg : une phrase lente et enlaçante, rendue plus enlaçante encore par l'éloignement qui en augmente la langueur et par les rumeurs de la rue qui l'étouffent et la syncopent.

Une voix chevrotante, basse et masculine prononce derrière la jeune fille :

— Weber !

Une vieille femme, toute petite, chancelante et paraissant hydropique, s'avance près d'elle sur le balcon. Sa tête aussi grosse que celle d'un homme, son nez très mince et cruellement recourbé sur sa

bouche aux lèvres amères, son menton en rostre de galère, ses yeux fixes et glauques qui s'étonnent à la lumière du jour et gardent comme l'effroi d'une vision terrible, les rides et les plis de sa peau, rouges sur son teint blême et paraissant prêts à saigner, les stigmates de réclusion qui cerrent son nez et ses orbites, et, sur son front génial, les mèches éparses de ses rares cheveux de vieille femme, évoquent une ressemblance sinistre.

Brennilis s'exclame :

— Le Dante!

Spiller : — Ah ! n'est-ce pas ?

Brennilis : — Mais un Dante damné, un Dante noyé dans le Styx... une parodie infernale du Dante! Ces cheveux pendants sur cette tête faite pour la couronne de lauriers et ces lividités sur cette face blême!....

Spiller : — Elle vient de se lever. C'est une femme qui ne vit que la nuit....

Sous les marronniers, la valse se met à tourner et la jeune fille, les yeux mi-clos, le teint plus animé, comme si les pulsations de l'orchestre eussent poussé le sang de son cœur à ses joues, sur son cou très gracieux balance la tête, imperceptiblement du pied et des reins rythmant les temps forts...

Spiller : — Cette jeune fille... (il parle bas à l'oreille de Brennilis).

Brennilis : — Vraiment ?

Spiller : — Mais le plus dramatique, c'est la grand-mère dont le profil, comme tu le remarquais si justement, parodie celui du Dante : cette malheureuse femme adore sa petite fille (elle l'aime d'amour, dit la chronique, qui est sa fille, madame Claire Romance) en sorte qu'elle passe ses nuits à errer d'une pièce dans l'autre suivant.... en *péresprit*, comme dirait un occultiste, cette... *Giton* femelle dans toutes ses débauches. Il paraît même qu'on l'a vue s'arrêter parfois, dans sa promenade de somnambule, fixer son regard, haleter, crisper ses mains, tendre tétaniquement tous ses muscles, et tomber raide dans une mare de sang... Et le len-

demain elle a toujours donné sur sa vision de la nuit des détails horriblement exacts.....

A ce moment quelqu'un ayant ouvert la fenêtre de la salle à manger, une odeur de fraises et de roses passe sur le balcon.

Brennilis : — Ah ! bienfaisant parfum : le parfum des fraises et des roses chasse les pensées douloureuses, (il prononce des noms et des mots grecs) Eurotas !.... Simois...

Spiller : — Eh ! que dis-tu là ?

Brennilis : — Je dis des noms épars dans le parfum des roses.

Spiller hoche la tête, tous sourient. Brennilis rougit, s'étant cru seul avec Frettel et Spiller ; il ajoute pour dissimuler son embarras : — Et cela fait même un très joli vers :

Je dis des noms épars dans le parfum des roses...

On entend un souffle puissant ; tous s'écartent pour livrer passage à un ventre énorme, chacun s'écrie à l'envi :

— Ah ! Grosbonnet !

— Maître !

— Maître !

Spiller : — Nous n'attendions plus que vous.

Grosbonnet : — Mille pardons, mes enfants, j'ai été retenu par mes bons amis de l'Association des étudiants.

Un domestique vient annoncer le dîner ; tous passent dans la salle à manger. — On parle du Reichstag, de la Chambre, de Lord Salisbury, de Mathieu, des étudiants, de Madame Cosima Wagner....

Brennilis écoute chaque conversation particulière.

Harry Mary, Glary et Rob ont repris une discussion politique.

Harry Mary : — Attendrons-nous que nos voisins se donnent la main dans l'Hinterland, et nous coupent les communications au nord du Benin ?

Rob : — Voyez l'Angleterre ! elle mitraille même les chrétiens dans l'Ouganda.

Harry Mary : — C'est clair ! chevillons des prétentions pour l'avenir.

Brennilis, à mi-voix : — Oui, massacrez, déchirez, faites votre part...

Glary, avec condescendance : — Mais, mon cher poète, c'est la lutte pour la vie...

Harry Mary : — C'est la loi du monde ! c'est la loi, qu'y voulez-vous faire ?

Puis quittant Brennilis et prenant part à une discussion générale, Harry Mary lance :

— Méline est un homme très fort !

Une voix : — Oui, mais il y a Dupuy.

Une autre voix : — Pour moi, j'aimerais mieux Ribot.

Grosbonnet à Frettel : — On se plaint que la Compagnie des Omnibus en prend trop à son aise.... il n'y a, savez-vous bien, que trois lignes qui lui rapportent, et le plus clair de ses revenus, c'est la vente de son fumier.

Frettel, se retournant vers Brennilis : — Eh bien ? à quoi songez-vous, silencieux jeune homme ?

Brennilis : — A rien, et à tout, j'écoute.

Frettel, désignant Grosbonnet du regard : — Tout à l'heure, ce grand critique d'art vous parlera bicyclette ou assurance à moins qu'il ne vante un nouveau système de clysopompe perfectionné.

Brennilis : — O conversation symbolique !

Puis on a discuté peinture. Quelqu'un s'est écrié : « Voyons ! le Vinci était un réaliste, lisez ses mémoires ! » Et quelque autre a répondu : « C'est évident ! d'ailleurs tout cela ne vaut pas la peine d'être discuté ! »

Tout à coup, le rire énorme de Grosbonnet ébranle la table : animé, rouge, les narines ouvertes, les joues gonflées, des deux mains soutenant son ventre, renversé dans sa chaise, il s'esclaffe, il va conter une anecdote... enfin il peut parler :

— C'était un homme de beaucoup d'esprit ce bon évêque... un jour qu'une marquise-poète venait de lui lire un sonnet, comme il la complimentait, la pauvre dame, emue, laissa échap

per... une légère faute de prosodie... elle rougissait, s'agitait, frottait sa chaise sur le parquet... pour dissimuler son trouble, sans doute, et sans doute aussi pour dissimuler son fâcheux... hiatus... ce que voyant, monseigneur sourit et dit : « Vous cherchez une rime, madame ?.. votre... hémistiche vous a fui ? Ne vous mettez pas si fort en peine »... et faisant le geste de la bénédiction : « Qu'il aille... et rime en paix ! »

Tout le monde rit ; chacun se répète les mots à double sens.

Grosbonnet : — Eh oui, mes amis, de mon temps nous savions rire, notre auteur de chevet, n'était ni Baudelaire, ni Villiers de l'Isle-Adam, mais Labiche et Paul de Kock !

Les anecdotes succèdent aux anecdotes. Au dessert, Grosbonnet imitant Mamzelle Desclausas chante du Béranger :

Combien je regrette
Mon bras si dodu,
Ma jambe bien faite
Et mon temps perdu !

Et dans le brouhaha des chaises poussées, en regagnant le salon, chacun fredonne :

Ma jambe bien faite
Et mon temps perdu.

Après le quart d'heure du café, sur le balcon, Jules Glary discute de l'incertitude des opinions en art. Brennilis prend part, un peu malgré lui (mais son irritation l'y pousse) à cette causerie nouvelle ; le nom d'un homme universellement reconnu pour un fou ou un farceur est jeté par lui au milieu de la discussion, et une œuvre curieuse l'*Idole moderne*, est immédiatement et irréfutablement jugée par les deux grands critiques Jules Glary et Grosbonnet.

Jules Glary, guindé, un verre de cognac de la main gauche, gesticule carnotiquement de la main droite :

— Allons donc, qu'est-ce que cela signifie ? Qu'est-ce qu'elles lui ont fait les femmes ? C'est une vieille redite que leur prétendue infériorité... Affaire d'éducation... puis, s'il est vrai qu'elles nous soient inférieures, à nous de faire la preuve de notre supériorité, en ne leur demandant pas plus qu'elles ne peuvent nous donner : leur bonté, leur beauté...

Harry Mary : — D'ailleurs, il y a femme et femme, c'est clair !

Brennilis : — Non, il y a *la femme* !

Grosbonnet : — Il est admirablement vrai que la femme peut, dans une certaine mesure, civiliser la brute, et non moins vrai qu'elle peut tuer l'homme de génie s'il abuse des plaisirs qu'elle lui offre.

Brennilis : — Vous êtes presque naïf, Monsieur.

Frettel : — Non, il est vrai qu'elle tue absolument l'intelligence humaine, dans une société comme la nôtre où elle a pris une telle prépondérance intellectuelle et morale que ses jugements sont sans appel, cela il faut le reconnaître.

Jules Glary : — Messieurs, permettez, j'ose affirmer que dans ma longue carrière artistique, j'ai toujours constaté que les femmes étaient, spécialement en art, d'excellents juges...

Brennilis : — Quid donc ont-elles fait ? Quels volumes trouvez-vous dans leur salon ? Des Gréville, des Dumas, des Feuillet, des Bourget, des Claretie.

Tous : — Eh bien ? des Bourget, des Claretie ?

Brennilis : — Des romans de sportman, d'institutrices amoureuses ou de précepteurs plus ou moins Soréliens... une psychologie de boudoir ou de Jockey-Club, mais l'auteur se dit disciple de M. Taine... ou de Spinoza!!! et il se proclame l'humble admirateur de Balzac.

Tous protestent en riant.

Brennilis : — Encore heureux qu'on n'y trouve pas du Gyp. Et en musique (l'art qu'elles ont presque monopolisé en France). Qui ont-elles fait ? Chopin, Gounod, Ambroise Thomas !

Glary, cornélien : — Qui vouliez-vous qu'elles fissent.

Rob plaisant : — Thomas Morus !

Brennilis : — Voyons, citez moi un génie qu'elles aient proclamé ?

Plusieurs voix : — Chateaubriand, Lamartine.

Brennilis : — Chateaubriand ?

Rob : — *Attala* a été lue jusque dans le sérail !

Brennilis : — Mais le *Génie du Christianisme*, et les *Mémoires d'Outre-tombe*?... Et parlez-leur-en aujourd'hui, avec leur snobisme !

Glary : — Et Madame de Récamiér ?

Brennilis : — Oh ! J'y crois comme à un mythe !

Frettel, entraînant Brennilis à l'écart : — Mon cher vous me navrez, vous vous mettez hors de vous, songez qu'il n'est pas de votre âge de discuter de la sorte ; ces hommes de quarante ans, qui croient connaître la vie, ne peuvent admettre qu'un « blanc bec » (pardonnez-moi l'expression, mais c'est ainsi certainement qu'ils vous nomment, dans leur for intérieur) juge cette grosse question où il est forcément novice.

Brennilis : — Que voulez-vous, ces gens-là m'exaspèrent !

Pendant cet aparté, Grosbonnet a pris la parole :

— Peuh ! peuh ! peuh ! comme disait à un fou de mes amis sa femme de ménage, un jour qu'il lui expliquait je ne sais plus quoi, la loi de la gravitation universelle, je crois, ma parole : « Tout ça, c'est des *fanatisses* et des calembours, je ne vous comprends point », et Grosbonnet entame le refrain :

J'aime mieux ma mie, au gué

Lorsqu'il se tait, Brennilis de sa voix la plus douce : — Et vous jugez l'auteur de *l'Idole moderne* comme votre concierge jugeait Newton ?

Grosbonnet avec un haut de corps : — Et pourquoi pas jeune homme ? le bon sens et la qualité des plus humbles, souvent.

Brennilis : — Quel bon sens ?

Grosbonnet : — Le bon sens.

Brennilis : — Il n'y a donc qu'un bon sens, selon vous ?

Grosbonnet : — Sans doute, le bon sens, c'est toujours le bon sens.

Brennilis : — Le bon sens, c'est la faculté qui permet de discerner le vrai du faux ?

Grosbonnet : — Eh bien !

Brennilis : — Le vrai en art, n'est-ce pas le beau ?

Grosbonnet : — J'admets.

Brennilis : — Le bon sens de l'artiste, c'est donc le sentiment du beau ?

Harry Mary : — Précisément ! donc c'est toujours le bon sens, donc Monsieur Grosbonnet a raison, c'est clair ! ah ! ah ! ah !

Brennilis, ironique : — Oui, un juge et un autre juge se ressemblent, en ceci qu'ils sont tous les deux juges. Le bon sens varie selon l'objet que l'intelligence s'applique à critiquer : il est le sens de l'intérêt chez un commerçant, le sens du pour-boire chez un cocher, le sens de l'harmonie chez un artiste : votre concierge manifestait son bon sens, en ceci qu'elle se déclarait incompétente ; mais vous, vous ne manifestez guère le vôtre lorsque vous dites : « Avant tout, je suis compétent, et ce que je ne comprends pas est incompréhensible... » En sorte que vous manquez totalement de bon sens, en reprochant aux autres de n'en pas avoir... enfin, que diriez-vous d'un juge qui, n'entendant que le français, prétendrait juger une affaire plaidée en hébreu ?

Grosbonnet : — Eh ! mais l'art n'est pas de l'hébreu pour nous.

Brennilis sourit sans répondre.

Harry Mary : — Alors, mon ami, donnez-moi le critérium auquel on reconnaît qu'on a le droit de juger ?

Grosbonnet, d'une voix mugissante : — Oui, le critérium ? car je n'ai pas de raison, avec votre système, pour ne pas croire que les fous sont les sages, et que je ne suis qu'un imbécile !

Brennilis : — Cela reste en effet à démontrer.

Grosbonnet : — Très bien, continuez, mon en-

fant, faites comme le nègre, cela ne fait pas de mal.

Frettel : — Vraiment, mon cher, vous jetez par trop votre gourme...

Rob, imitant du geste et de l'accent le voyou parisien : — Oh ! épatant ! mince d'apparition ! regardez avec qui Spiller s'entretient dans le salon ; Monseigneur l'abbé de Kerpenhir !... et... quel est cet hirsute personnage ?

Spiller s'avance avec les deux nouveaux venus.

Le prêtre à Spiller : — Nous vous croyions seul, nous ne nous serions pas permis...

Spiller : — Mais je suis enchanté ; Messieurs, je vous présente l'abbé de Kerpenhir et... presque un ressuscité, notre ami, René de Kerguelvan.

Rob et Harry Mary laissent échapper une exclamation de surprise et tendent la main à Kerguelvan ; celui-ci, sans même répondre par un sourire à l'étonnement que cause sa venue, sans même soulever les paupières, coupant court à toute question et à toute manifestation d'hypocrite sympathie, entre, ex-abrupto, dans la discussion, comme s'il l'eût suivie tout entière.

Pendant qu'il parle, les yeux toujours baissés, Brennilis, en arrêt devant lui, admire son front lumineux et contemplateur comme un regard.

René de Kerguelvan : — Le critérium ? C'est l'émotion que vous éprouvez devant les immortels chefs-d'œuvre, devant ceux-là que vous n'osez pas contester parce qu'ils sont consacrés par le temps. — Ce n'est qu'une question de sincérité intérieure ; interrogez votre admiration : n'est-elle pas de commande ? Devant le quatuor de Michel-Ange, qui joue dans le silence de la chapelle des Médicis l'adagio éternel, sentez-vous l'émotion sainte qui pousse hors de vous les paroles incohérentes ? La pensée d'un Shakespeare ou d'un Beethoven a-t-elle jamais creusé des remous dans votre pensée ? Le critérium de votre incapacité, c'est la placidité de votre cœur et l'indifférence de votre âme au contact de ces sublimes. L'artiste véritable est celui-là qui ne peut contempler les grandes œuvres, sans éprouver une souffrance

intérieure ou une joie ineffable, ou l'impérieux besoin de s'élançer hors de soi !

Après avoir parlé, le comte de Kerguelvan va s'asseoir dans l'embrasement de la fenêtre ; il s'accoude sur son genou et demeure immobile. Les spirales noires de ses cheveux, sa barbe à double pointe voilant de crêpe le bas de sa figure et son cou, le calme actuel de sa physionomie jeune encore mais profondément sculptée par la douleur, et les paupières toujours abaissées, Brennilis songe en le regardant : « En vérité, qui dirait qu'il vient de parler ? Lui-même s'en souvient-il ? il me semble qu'il n'y a plus que lui là... il est absolument seul... une fête même disparaîtrait autour de lui tant il exhale de solitude et de silence ! »

Derrière lui, l'abbé de Kerpenhir, auréolé de ses cheveux blancs, s'adosse au chambranle de la fenêtre. Dans un geste de respect et de méditation, il applique sa main droite à son épaule gauche, et sur le fond sombre du salon, son hautain et pâle profil se détache, éclairé des derniers reflets zodiacaux du jour ; il regarde dans le ciel.

Autour de ces deux hommes, Glary, Spiller, Rob, Mary et les autres se sont groupés, inconsciemment soumis à une commune attraction.

Seul, Grosbonnet, à l'écart, conserve une attitude indépendante ; étendu dans son fauteuil, les mains croisées sur le ventre, la face lippue et reluisante, il digère, représentant, dans tout son épanouissement, le type rabelaisien d'une « nature terrestre et porcive qui se repose dans son lard ».

Kerguelvan lève enfin les paupières : de ses deux orbites un seul s'éclaire, il est borgne. Il fixe Brennilis de son œil d'or, de son œil veilleur de *grand-duc*, qui garde comme un reflet de splendeurs entrevues, et comme un étonnement de l'incompréhensible... Brennilis, trouble sous ce regard, instinctivement, recherche les yeux de l'abbé de Kerpenhir, bleus, à la fois perçants et infiniment doux, semblables à des yeux habitués à scruter des horizons de mer, et qui eussent conservé, des nauges contemplés, des épaves dé-

couvertes et des barques revues, la clarté des tristesses et des joies éternelles.

Le comte de Kerguelvan cesse de fixer Brenniliis, une pensée douloureuse crispe sa figure; il tourne la tête vers le ciel vide du crépuscule.

Alors les autres se redressent, s'entrecroisent et se mettent à parler à voix basse. Au milieu de leurs chuchotements, la parole claire de Brenniliis s'élève :

— Cependant : « Va-t'en dans un cloître, adieu, ou si tu veux à toute force te marier, épouse un sot, car les hommes sages savent ce que vous faites d'eux », et encore : « Vous dansez, vous trottez, vous bavardez, vous débaptisez les créatures de Dieu et vous mettez votre frivolité sur le compte de votre ignorance. Allez, je ne veux plus de cela, c'est cela qui m'a rendu fou. »

Spiller, qui est resté assis près de Kerguelvan : — N'est-ce pas de Shakespeare ce que tu dis là ?

Kerguelvan à Spiller : — Oui, c'est de Shakespeare.

Glary à Brenniliis : — Eh ! je vous répondrai avec Goethe : « L'éternel féminin nous attire en haut. »

Brenniliis : — *L'éternel féminin* de Goethe n'a rien de commun avec « la femme qui débaptise les créatures de Dieu »; il y a la femme née du ventre de la femme, et la femme née du cerveau des poètes... et ne sont-ce pas les grands fabricateurs d'idéal qui l'ont créé, cet éternel féminin qui nous attire en haut ? D'ailleurs tout dépend de qui désigne le « nous » de Goethe.

Jules Glary : — Comprends pas.

Brenniliis : — Si vous aviez lu l'œuvre que vous jugiez tout à l'heure, vous comprendriez.

Chacun sourit à cette nouvelle sortie du jeune homme; Brenniliis se sent ridicule et déplacé dans ce milieu. Ses jeunes idées ne peuvent qu'amuser ces hommes; il devrait se taire, mais il ne le peut.

Frettel : — Ecoutez, la vérité est qu'il ne faut pas prétendre, avec votre auteur, que la femme ne soit qu'une illusion physique et sentimentale et que l'intellectuel doive, sous peine de déchéance, s'in-

terdire de l'aimer, mais enfin, je dirai volontiers comme Retté : « Il sied de n'aimer que les femmes froides et vénales. »

Brennilis : — Ah ! ne citez pas Retté ! Pourquoi citez-vous Retté ?

Grosbonnet : — Allons, allons, ça n'a pas de bon sens, voyons, ça n'a pas de bon sens ! L'homme d'aujourd'hui ne peut plus se contenter de la compagnie qui a suffi depuis que le monde est monde ?

Frettel, souriant : — Permettez, cher maître, il ne faut pas affirmer qu'elle lui ait suffi...

Grosbonnet : — Ta, ta, ta, je vous le répète, tout ça n'a pas de bon sens ; ce qu'il faut que vous disiez, voyez-vous, c'est que de pareilles insanités sont dignes d'un Péladan. Votre grand homme, mon petit ami, est encore un envouéteur. Oh ! oui il m'envouéte, il m'envouéte celui-là aussi ! Et ces peintres dont il s'est entouré ! D'abord qu'est-ce que cela signifie la rubrique sous laquelle il les a groupés : « Les artistes de la Volonté » ?

Brennilis : — L'idée est très belle au contraire : aux artistes dominés par la sensation, aux passifs descripteurs, il a voulu opposer ceux qui dominent leurs impressions, les véritables créateurs, ceux qui savent vouloir avec assez de puissance pour se rendre maîtres des formes fuyantes qui passent en eux. Je crois, Monsieur que vous n'avez pas suffisamment examiné la formule que vous critiquez... Malheureusement ces artistes-là n'ont pas su se défendre... ah ! si j'avais un journal à ma disposition...

Rob : — Vraiment ! faites-moi une étude je la prends.

Brennilis : — A quoi bon ?

Rob : — Parole d'honneur, si vous m'apportez une étude je la fais paraître en première page.

Brennilis : — Vous vous moquez... Non !

Rob : — Comment vous hésitez ? Vous me faites pourtant l'effet de ne pas manquer d'une certaine hardiesse.

Sans répondre, Brennilis s'est retiré dans la pièce.

voisine. De temps en temps les uns et les autres lui adressent de loin, par la porte ouverte, une moqueuse apostrophe ; mais il n'y prend pas garde.

Penché sur une table dans la clarté d'un flambeau, il écrit rapidement. Un instant Kerguelvan s'arrête à le considérer ; Brenniliis tourne la tête, puis il se remet à écrire.

Au bout d'une demi-heure, il rentre dans le salon et quand se sont calmées les exclamations ironiques, au milieu du silence, surexcité par la conversation précédente et par la présence de l'étrange personnage de Kerguelvan, abandonnant toute timidité, il lit avec verve :

« Avez-vous remarqué sur les boulevards une
 » espèce de grande femme aux allures triviales, à
 » la vêtue carnavalesque, plate et toute d'une pièce ?
 » Une taille d'homme et le cou dans les épaules,
 » une vraie tournure d'Américaine... Elle est coiffée
 » d'un bonnet de juge et porte des lunettes ; sa
 » chevelure est ébouriffée (elle n'a pas le temps de
 » se calamistrer la malheureuse !) ... Elle porte un
 » panier, une urne, et un fouet de cocher d'omni-
 » bus ; elle va aux vivres ou en revient, fait claquer
 » son fouet, frappe à droite et à gauche, dans le
 » tas... tout le monde se range pour la laisser pas-
 » ser, même les agents de police ! Elle marche à
 » grandes enjambées, dans l'eau, dans la boue,
 » dans la poussière ; elle est crottée jusqu'aux yeux...
 » elle va, elle vient, bute ici, bute là, vous braille
 » aux oreilles, vous marche sur les pieds, vous
 » coudoie, vous tutoie, vous raccroche, vous ren-
 » verse, tombe, se relève... et court toujours.

« Une étrange personne en vérité ! c'est la bonne
 » à tout faire du public, elle est cuisinière, femme
 » de chambre, saute-ruisseau, videuse de pots-de-
 » chambre et laveuse de vaisselle, institutrice et
 » maîtresse de chant, procureuse et prostituée.
 » Elle est encore gendarme et juge aussi brutale et
 » machinale que l'un, aussi collet monté et partiale
 » que l'autre. La pudibonderie jointe au dévergondage,
 » les préjugés les plus platement bourgeois,

» unis à toutes les audaces de la crapule ; d'un
 » mot, toute la vertu contemporaine s'épanouis-
 » sant sur le fumier des vices permis : telle son
 » âme.. Vous ne la connaissez pas cette créature
 » singulière ? Par exemple ! Ah j'oubliais, un de
 » ses principaux attributs : elle est mère Gigogné
 » d'une troupe de mauvais garnements qui l'entou-
 » rent, pendus aux basques de son accoutrement
 » burlesque, gouailleurs comme des gamins de
 » Paris, grimaciers comme des singes... ses petits
 » protégés. Vous la reconnaissez maintenant ?...
 » Non?... je l'ai donc bien mal dépeinte ! ou seriez-
 » vous quelqu'un des siens ? Eh bien ! cette per-
 » sonne prodigieusement pressée c'est la Presse. »

— Rob : Merci bien ! mais ce n'est pas trop mal.

— Brennilis : « Oh oui ! prodigieusement pressée !

» En quoi elle diffère du juge, mais ses jugements
 » n'en valent pas mieux pour cela ; elle juge sans
 » instruction préalable, chose pourtant nécessaire
 » dans ce temps d'instruction obligatoire, où le
 » moindre marmiton doit avoir un diplôme de
 » grammaire pour faire des petits pâtés... mais bah !
 » elle en sait bien assez pour faire des boulettes...
 » et elle en fait !!! elle tire à deux millions de bou-
 » lettes par jours ! Le public adore ça ; c'est sa
 » nourriture favorite et il l'attend chaque soir avec
 » impatience, assis sur son gros derrière, la bouche
 » ouverte... La Presse arrive : « Tiens, avale ça »...
 » et il la gobe admirablement, en bon toutou bien
 » dressé, voire même, il s'en poulèche les babou-
 » nes pendant des heures.

» La meilleure de toutes ses boulettes, est sans
 » contredit, la boulette artistique : elle l'appelle
 » « Critique ». — En voulez-vous des échantillons
 » de ces adorables boulettes ? Je pourrais en rem-
 » plir des tonnes. Pas une mauvaise œuvre qu'elle
 » n'ait admirée ! pas un génie qu'elle n'ait bafoué !
 » Le siècle tout entier a subi sa sottise. Mais lais-
 » sons le passé, le présent suffit : elle vient de pro-
 » diguer sa bêtise et son ignorance au sujet de
 » Baudelaire, et tout dernièrement un de ses mama-
 » mouchis les plus distingués s'écriait : « Si un Fran-

» çais avait fait le prélude du III^e Acte de Tristan,
 » on sifflerait, on n'aurait pas assez de sifflets...
 » mais c'est un Allemand... alors... oh ! alors !...
 » on trouve ça très beau. Les Huguenots, voilà la
 » vraie musique ! » — « Ah ! Bizet, disait un autre,
 » en voilà un qui eût détrôné Wagner s'il eût vécu !
 » Un soir je l'ai entendu jouer du piano après Listz :
 » Listz en était écrasé ! » — « Gounod quel génie !
 » parlez-moi de *Mors et Vita* ! écrivait il y a qua-
 » rante-huit heures un grand critique d'une
 » grande revue, après avoir entendu les *Béatitudes*
 » de César Franck ! Massenet ! quel grand ar-
 » tiste ! et Bouguereau ? oh ! Bouguereau ! et
 » Detaille ! Hein, Detaille ! voilà un peintre !

» Il est vrai que la presse a abîmé Georges Ohnet
 » dans le temps, après M. Lemaître ; mais elle en-
 » cense aujourd'hui Marcel Prévost. — Raisons de
 » finances ? c'est ajouter la canaillerie à sa bêtise
 » ordinaire.

» Tout de même, n'est-ce pas admirable le pro-
 » grès ? Désormais grâce à la presse, qu'une
 » belle œuvre paraisse, dans les vingt-quatre heu-
 » res toute la France est prévenue qu'il vient de
 » naître un fou et plusieurs millions d'hommes
 » rient à s'en tenir les côtes.

» Et le croirez-vous ? Non, vous ne le croirez
 » pas ! Eh bien, à l'institut du boulevard des Inva-
 » lides, on s'est forcé des « Artistes de la Volonté ».
 » Maintenant, toujours grâce à cette merveilleuse
 » Presse, les aveugles peuvent parler des couleurs !

» — « Ce que c'est cocasse cette exposition, s'é-
 » criait l'autre jour un aveugle du Midi, mon bon !
 » Tu n'as pas vu cette femme qui grimpe à un
 » homme ? non, ma parole, je n'ai rien vu de plus
 » drôle ! » — « Vu ? » interrompit un naïf du Nord. —

» « Té, dans mon journal, avecque mes doigts ! »
 » Et tout Paris l'a vu à peu près de même ce sa-
 » lon, en aveugle, dans son journal, et sinon *avec-*
 » *que ses doigts*, du moins par l'intermédiaire d'or-
 » ganes qui ne semblent guère plus appropriés à
 » la perception des couleurs et des formes, les
 » yeux des critiques d'Art. »

Grosbonnet, se levant : — Ah ! ça, permettez, mon ami, vous maltraitez la Presse dont vous avez besoin ; vous maltraitez les maîtres universellement reconnus pour des maîtres (en quoi vous imitez de faux mauvais esprits haineux de toute gloire parce qu'ils ont raté la leur). Vous traitez le public dont vous briguez les suffrages ; voyons... d'ailleurs, ce n'est pas juste, le public français.....

Brennilis : — Il me semble que les gens qui jugent l'art en France et font sa fortune se trouvent être précisément ceux qui en sont le plus incapables, et de nature et d'habitudes. Par sélection économique ne sont-ce pas les esprits positifs et mercantiles, c'est-à-dire attachés aux plus bas intérêts, qui possèdent l'or, et par conséquent font la mode ? Ceci, Monsieur Harry Mary, est une loi sociale, c'est la force des choses, c'est la loi républicaine.

Tous se mettent à parler à la fois ; de la bataille des voix surgissent des mots, des lambeaux de phrase :

— Les masses sont stupides. — Vous oubliez...
 — Bon ! Athènes !... La faveur d'Alcibiade, la mort de Socrate, l'exil d'Eschyle, prouvant l'absurdité...
 — Mais le théâtre ! — La voix du peuple n'existe pas en France... — Oui, ce qui juge l'art en France...
 — attachés aux plus vils intérêts... esprits mercantiles !... — comme on élabore un règlement d'administration !... Snobisme... c'est une sélection économique... — ... servilité intellectuelle... — ... les fabriques de l'Etat... le prestige de l'Etat ! le tabac et les allumettes chimiques ! — l'Ecole des Beaux-Arts !... — eh ma foi les deux produits se valent... — Allons donc !... Rengaine !... — Ça n'a pas de bon sens, ça n'a pas de bon sens... mes amis...

Enfin la voix de l'homme de bon sens parvient à sortir de la mêlée et prend le dessus :

— Mais que leur reprochez-vous donc, là, à ces artistes dont vous parlez avec un tel dédain ? Et que trouvez-vous de beau chez ceux que vous

admirez avec si peu de modération? Car enfin...

Brennilis, de plus en plus surexité: — Ce que nous leur reprochons: c'est de n'être pas ce qu'ils ont la prétention d'être. Ce sont des artisans et non des artistes; ils ont un certain savoir-faire mais pas de pensée, leur art n'est qu'un métier pour eux. Eux et vous, peintres et écrivains, vous ne songez qu'à distraire et à plaire un instant. Tableaux, romans, théâtres, ne sont qu'images, histoires et guignols pour enfants de vingt à soixante ans. A force de vous complaire aux succès du suffrage universel et d'argent, vous vous annulez. Quelle pensée dans Carolus Duran? Un monsieur qui fait éternellement des nuques et des dos ou des portraits quelconques (quand par bonheur il n'aborde pas le tableau mystico-réaliste), c'est talentueux, et après?... Et Detaille? Un sergent-major qui rêve... Et Chaplin? Un vieux paillard badigeonneur de seins de femme... piquées... Et l'éternel Bouguereau? un lécheur de fesses d'anges et de femmes?

Rob: — Vous êtes léger.

Frettel: — Vous vous battez contre des morts.

Brennilis: — Ils ne sont morts que pour nous, pour le public ils sont immortels. On ne discute plus Bouguereau, mais Bouguereau discute les autres et on l'écoute! Quand à Gounod, c'est le Bouguereau de la musique, et Saint-Saëns, un homme de talent comme Saint-Saëns, comprenez-vous cela? Saint-Saëns lui donne du génie!

Frettel: — Mon Dieu! que vous êtes jeune.

Brennilis: — Eh, mon cher Frettel, laissez-moi être jeune! et en littérature (celle qui réussit et que vous prônez, j'entends) de érotisme, ou un réalisme idiot, ou une fade sentimentalité! Et vous, critiques qui paradez devant la boutique du libraire, de quelles œuvres criez-vous des noms? Vous en êtes encore à comprendre Baudelaire! Quand aux romanciers en vogue, ils inventent une petite histoire bien compliquée et toujours la même, et ils croient faire de la psychologie parce qu'ils donnent aux actes de leurs personna-

ges des mobiles plus ou moins ingénieusement trouvés. Ils croient analyser l'homme parce qu'ils peignent de chic les mœurs des salons ou les mœurs des faubourgs ! Mais ils ne voient rien qu'avec les yeux de leurs corps, et leurs yeux sont myopes ; ils les traînent comme des limaces à la surface des choses, ils ne peuvent pas même regarder de loin. Réalistes, psychologues, spécimens : Zola, Bourget. De l'un les femmes disent : Il est si grossier ! de l'autre : Il est si distingué ! — Et la meilleure façon de les juger est encore de les qualifier l'un par l'autre : Bourget n'est qu'un Zola de salon et Zola n'est qu'un Bourget de barrières ! Ni poésie, ni philosophie, ni amour des rêves, ni amour de la Vérité ! Cœurs secs, style sec, cerveaux creux, livres creux ! Dans tout ce fatras d'hypocrites bouquins dont ces gens-là nous abrutissent depuis trente ans, vainement vous chercherez l'homme, j'entends... l'être qui pense pour penser et non pas seulement pour agir ; non un homme tout entier absorbé par la direction politique de son existence, mais l'homme, le roseau pensant, la créature à la fois si forte et si faible, l'être tourmenté de son mystère, qui se poursuit soi-même à travers les siècles, sans pouvoir se rejoindre jamais ; qui s'est fait dieu ou ange, et, disproportionné à lui-même, devant la merveille de sa pensée croyant se souvenir d'une vie antérieure, rêve de férocités et d'amours infinies, invente, pour s'expliquer sa propre raison d'être, le ciel peuplé d'archanges et Dieu l'impitoyable, et la fatalité, et Satan, et l'immortalité, et après chaque élan vers l'infini et l'absolu, se repliant sur soi, se répète gravement depuis les temps, comme l'énoncé d'un problème insoluble, la grande parole de la Pythie inscrite au fronton du temple des oracles « Gnôthi Seauton » ! Cet être qui ne sait encore s'il est Dieu ou bête, ni s'il meurt ! (1)

(1) Encore qu'elle contienne beaucoup de vérité, cette critique de Brennilis est sans doute violente et parfois injuste ; mais Brennilis ne peut faire aucune restriction, ce ne serait pas dans son caractère. Cette scène n'a d'ailleurs d'autre but que de peindre sa véritable nature par la noblesse de ses aspirations artistiques. (Note de l'auteur).

Un instant, les êtres vulgaires qui entourent Brenniliis lui sont soumis, mais moins à cause de son éloquence, qu'à cause de la jeunesse de sa voix, et de la lumineuse animation de son gracieux visage.

Certes, ils ne peuvent s'élever jusqu'à comprendre la beauté de cet enthousiasme, avorté en eux, ou depuis longtemps perdu, et que prête à l'âme son trésor encore vierge d'amour, à l'âge où tout est amour, où nulle pensée ne s'élançe hors de nous, qu'en frappant du pied sur notre cœur ; mais ils lui sont indulgents, comme ils le seraient à une jolie femme, dominés par un obscur instinct. Ils se contentent de hocher la tête en échangeant de vagues sourires.

Grosbonnet, mollement : — Eh ! oui, oui mon enfant, mais que voulez-vous ?

Grosbonnet ne trouve rien autre à dire.

Kerguelvan se lève, prend Brenniliis par la main, et l'entraîne au fond du salon : — Oui, l'œuvre n'est grande, qu'à la condition de refléter l'homme penché sur son mystère. Le poète, n'est-ce pas, est un somnambule qui redit les vertiges de son sommeil au bord de l'infini, un promeneur matinal qui recueille pieusement les rosées de son âme à l'aube de ses méditations, seul vestige de l'invisible !... Et vous-même, vous avez la beauté d'un poème... voulez-vous que nous méditions ensemble cette nuit ? demain chacun de nous recueillera les rosées de son âme.

Grosbonnet s'étant approché, Kerguelvan élève la voix :

— Oui, en vérité, l'artiste est seulement celui-là qui crée selon les rythmes et les formes qui contiennent un peu du songe infini que l'humanité ne termine jamais ! l'art est né du besoin de communiquer l'inexprimable, il est donc de son essence même idéaliste. Hermès Trismégiste définit l'idée : « la forme de l'invisible » ; notre âme est remplie de fantômes ; l'artiste est un évocateur qui rend l'invisible visible aux yeux de notre corps et de notre intelligence.

Grosbonnet plaisant : — Bon, j'admets, mais vous m'avouerez qu'il y en a parmi les peintres de ce Salon qui rendent l'invisible par trop visible... Ainsi, cet invraisemblable tableau *La chair et l'esprit*, dame ! hum !...

Kerguelvan se tourne vers Brennilis : — Continuez donc votre article.

Brennilis reprend sa lecture. A un passage il évoque justement le tableau de *La chair et l'esprit* :

.... « Cette femme à l'arrière train énorme, efflanquée, louve affamée de sensualité, qui surgit d'un fouillis désordonné de lianes rouges tordues et enlaçantes ainsi que des pieuvres ; elle se pend à un homme dont la tête se perd dans le monde bleu des esprits : d'une main il se défend, de l'autre il se désespère, et elle, papesse de la luxure, échevelée sous sa tiare, renverse sa figure enflammée, les lèvres retroussées, les dents prêtes à mordre... On n'a vu dans ce tableau que des fautes de dessin, mais a-t-on essayé de comprendre l'intensité de son expression symbolique ? »

Frettel : — Soit, mais à quoi bon cette déformation des corps et des visages ? La peinture doit réaliser la beauté idéale de la forme avant d'exprimer l'idée. Les œuvres dont vous parlez peuvent être expressives, mais elles sont purement caricaturales. Quand la Renaissance italienne voulait peindre une abstraction, elle se préoccupait, avant tout, de la beauté plastique et sur cette beauté, elle répandait l'idée, mais sans jamais détruire les proportions et sans choquer les couleurs.

Alors, l'abbé de Kerpenhir pose doucement la main sur l'épaule de Brennilis et dit : — Monseigneur Landriot, commentant une parole de saint Augustin s'écrie : « Oui le Verbe est un vase, mais un vase sans souplesse, on voudrait le rompre afin que la pensée se fît jour à travers les fragments brisés. » Ailleurs il dit encore : « Mais la parole humaine est un terme, selon l'énergique expression du mot ; elle est un terme, c'est-à-

dire qu'elle est limitée et qu'elle limite la pensée ; elle est un terme, non seulement quand elle veut exprimer les choses divines que nous ne pouvons pas comprendre, mais alors même qu'elle essaie de rendre les pensées de l'homme. Il n'est pas d'expression qui traduise entièrement la pensée, l'intelligence et le cœur vont toujours au delà ; la parole la plus parfaite est tout au plus un vêtement souple et transparent qui indique la beauté de l'idée. »

Frettel : — Mais ce ne m'explique pas l'extravagance de ces peintres ?

L'abbé de Kerpenhir : — La forme est le verbe du peintre et la beauté plastique est son terme.

Il reprend après une pause :

— Aux époques d'âmes troublée, l'idée, plus que jamais tend à briser son terme. Voyez l'Égypte et le moyen âge grec, pays et âge de l'Univers-Sphinx : majesté de l'immuable et de l'impénétrable divin, mysticisme païen. La suprême initiation aux mystères d'Eleusis menait à l'épopsie ; expression en art : raideur hiératique. Les statues d'Égine ont un rire symbolique persistant jusque dans la torture et dans la mort. Voyez, notre moyen âge, dont les statues montent comme des Oraisons ! Phidias et le Vinci marquent les deux époques les plus équilibrées de l'histoire intellectuelle de l'humanité. Dieu était pour ceux de la Renaissance une croyance, il n'est plus pour ceux d'aujourd'hui qu'un pressentiment. Désarroi complet dans vos âmes, car vous êtes encore troublés par l'idée chrétienne et cependant vous n'avez plus la foi vous ne vous élevez plus à la compréhension du divin que lorsque vous vous arrêtez aux visions intérieures qui ne peuvent être contenues au verbe. Ces visions, vous les voulez redire, et elles brisent le vase fragile !

Le poète s'est rejeté à l'amour, dernière émotion divine du cœur. Impatient de l'immortalité, mais doutant de l'acquiescer jamais, il veut faire descendre le Ciel sur la terre, en joignant à l'hymen de son corps, l'hymen de son âme.... *l'amour est un*

besoin de sortir de soi, dit votre Baudelaire ! Au lieu de rêver, comme aux siècles de foi, la confusion d'âme en l'éternité d'outre-tombe, il rêve la terrestre confusion d'âme par l'amour, en l'idée qui passe, en l'enthousiasme commun de la beauté ; C'est un mysticisme d'amour remplaçant le mysticisme religieux. De même que la religion modérait les artistes italiens des trois grands siècles, dans la recherche de l'inexprimable, de même elle les modérait dans l'amour. Ils n'éprouvaient pas ce besoin torturant de sortir de soi et de se gironner dans une autre âme, qu'ils éprouvent aujourd'hui. Ils se sentaient bien remplis de mystère, mais ils avaient foi en Dieu, foi en la femme et, confiants en l'au-delà, ils patientaient. Ils s'exhalaient en l'adoration de la Vierge et de Jésus, en de mystérieuses conversations avec les anges. La poésie du Dante est sans doute un effort pour fondre son âme avec l'âme aimée, mais c'est un effort plein d'espérance et de sérénité : sa Béatrice le conduit au neuvième Ciel ; plus tard, après sa mort, elle l'attendra, compagne lumineuse de son éternité. Ainsi le tourment s'allait perdre dans l'infini ! Désormais l'éternité échappe au poète, son besoin de sortir de soi s'augmente de tout son désespoir et la femme s'amoindrit de tout ce qu'il lui demande et qu'elle ne lui donne pas. Sa Béatrice, il la voit, immonde et impudique, parmi les démons, et riant de son supplice. La lassitude, à force de souffrir, s'empare de son âme : prostration secouée, d'atroces cauchemars ! Ainsi nulle part l'apaisement, l'affolement partout : terreur du néant et cependant pressentiment de Dieu par l'au-delà du Verbe, pressentiment de Satan, par l'au-delà de la chair. Quelle sera donc l'œuvre de l'artiste ainsi torturé ? Naturellement, son art devient une représentation synthétique des drames qui se jouent aux abîmes de son âme : élévations desirs et vices, vouloirs et faiblesses, défaites et victoires d'esprit, spleens et curiosités inassouvies, rêves de splendeurs et effroi de la réalité morne. Affolé par l'idée, il brise le vase fragile de la forme, il ne peint

plus du beau, il peint du drame; il se peint lui-même impuissant à créer un verbe nouveau pour exprimer l'indicible, il se peint lui-même hybridant les formes et inventant des monstres afin de dire sa souffrance et sa lutte contre l'hystérie de son âme. Son œuvre c'est sa psychologie. Les moyens âges créent des symboles religieux, les décadences des symboles psychologiques.

Mais que l'artiste affolé par l'idéal retrouve la foi perdue, que son pressentiment de Dieu s'élève jusqu'à la croyance, que l'absolu qu'il a senti au delà du verbe s'illumine jusqu'à irradier l'espoir, son âme s'apaisera, les brumes hallucinantes qui la troublaient se lèveront, il fera clair en lui, les horizons charmeurs réapparaîtront aux lointains de l'éternité; l'idée qui ne peut être contenue au verbe s'évaporerait dans les espaces infinis de la religion et pour rendre les visions qui se peindront au ciel purifié de sa pensée, il n'aura plus besoin que de la beauté sereine: dans sa bouche et sous sa main, la parole et la forme redeviendront harmonie!...

L'abbé de Kerpenhir s'est tu, Brennilis reste absorbé par la vision déjà lointaine d'un soir qui s'élève, comme sorti de la voix du prêtre, et flotte devant ses yeux: au bord d'une route une Chapelle, sous un vieux chêne; dans la lumière verdie par le feuillage, la lueur du tabernacle sur l'autel. Quelle mystérieuse correspondance y a-t-il entre la voix qui vient de s'éteindre et ce rayonnement? Son souvenir lui sourit comme un visage, lui parle comme une voix: ... « il fera clair en lui, les horizons charmeurs réapparaîtront aux lointains de l'éternité. »

Kerguelvan dit, songeur: — En ce temps-ci, qui pourrait naître sans affolement à la compréhension de la vie?

Frettel et Grosbonnet ont rejoint sur le balcon Rob et Spiller qui discutent la politique du Cabinet.

L'abbé de Kerpenhir va s'asseoir dans l'embrasure d'une fenêtre, Brennilis se retrouve seul avec Kerguelvan. Bientôt celui-ci reprend une causerie lente :

— Vous connaissez les vers qu'un beau phraseur contemporain fit écrire à un poète de ses romans ? il s'agit d'une œuvre imaginaire du Vinci : « Plus pâle que l'aube d'hiver... elle se tient très droite dans sa robe rouge... rouge de sang des cœurs qui sont morts à saigner pour elle... la perversité niche aux coins de sa bouche..... ils sont morts damnés, elle est restée pâle, les lèvres fermées sur son secret... l'amour qui n'est que l'amour... la vertu sans le crime, elle n'en a pas voulu, César Borgia et saint François d'Assise en un, elle eût aimé... mais le monstre n'est pas venu et sa pensée a continué à filer le rouet des impossibilités... » Quelque gracieuse et ingénieuse qu'elle soit, cette interprétation me semble tout à fait fautive. D'abord c'est nous modernes, qui filons le rouet des impossibilités devant les Jocondes vivantes que nous rencontrons et devant celle du Vinci, l'interminable espoir des béatitudes éternelles. Puis aucune n'eût pu paraître au Vinci le sphinx de sensualité cruelle. Sans doute, la Renaissance ne fut pas exclusivement chrétienne, elle fut païenne aussi, et je crois que M. de Kerpenhir vient de nous la montrer par trop pure et détachée de la chair ; mais si elle demanda à la sévère sensualité de la Grèce de lui exprimer son rêve de bonheur, elle n'en resta pas moins la mystique adoratrice de la mère édemprtrice de Jésus et la nouvelle idole fut le symbole d'une foi Sociale. La femme fut la prometteuse souriante de caresses d'amour reposantes comme des caresses de mère, de sommeils très doux et peuplés de jeunes rêves. Au lieu d'inquiéter, son sourire était rassurant, car il ouvrait sous les yeux de l'âme, ainsi qu'une religion, les horizons charmeurs et les espaces infinis. Elle était un sphinx charitable posant dans un sourire l'énigme attrayante de l'au-delà et s'offrant saintement à la résoudre à demi

par l'amour, en attendant que transfigurée par la mort en Béatrice ailée elle devînt l'ange qui conduirait au ciel... car c'est ainsi et ainsi seulement que du Dante à Vinci la Renaissance italienne a vu la femme : la Madone d'amour.

Une qui file le rouet des impossibilités, c'est cette femme de Knopff : *I lock my door upon myself*, vous vous rappelez ? une femme pâle aux cheveux roux et aux yeux gris, le menton appuyé sur ses deux mains croisées, les avant-bras en fronton de temple grec ; sa bouche est plus que close, ses lèvres sont serrées sur sa pensée, ses yeux sont très grands et très fixes. Plastiquement sa figure n'est pas belle, c'est qu'elle n'est pas une femme, elle est la forme féminine de l'âme d'un Edgard Poe ou d'un Baudelaire déroulant l'écheveau brouillé de ses pensées spleenétiques, tandis qu'un corbeau répète quelque part, à intervalles égaux comme une heure extrême qui sonne interminablement, le « *never more* » du poème. Des lys roux comme ses cheveux, fleurs du mal, plantés ainsi que des flambeaux autour d'elle, des flambeaux funéraires des espérances mortes, inclinés, répandent là leur parfum... et ce qui émane de leur présence...

A ce moment des chants d'étudiants et de filles passent sur le boulevard ; Kerguelvan et Brennilis lèvent les yeux vers la fenêtre où l'abbé de Kerpenhir se tient toujours immobile ; ils considèrent longuement sa silhouette qui se détache dans le ciel teint d'une lueur rosâtre, suspendu sur Paris...

Kerguelvan : — Ah ! Baudelaire !

Presque en même temps la voix de Spiller s'élève sur le balcon : — Je vous dis qu'ils couchent ensemble...

Quelques minutes silencieuses s'écoulent, Kerguelvan reprend presque à voix basse :

— Voyez comment débute le christianisme ; le monde las des guerres et des révoltes veut jouir ; Rome a mêlé tous les plaisirs et tous les vices comme elle a mêlé toutes les races. La morale même ne donne plus au vice l'excitation de la dé-

fense, les nerfs sont tordus par les plaisirs ; les cerveaux rongés de sophismes et vidés par les débauches, se troublent. Or la curiosité est un reflexe de l'intelligence, trop de satisfaction la paralyse : le spleen est une ataxie de l'esprit et une hystérie de l'âme : l'ennui, fruit de la morne incuriosité descendit sur le monde. La grande voix a annoncé la mort des Dieux, la pensée humaine se désorbita, le monde est pris de terreur. C'est alors que la religion du Crucifié, pour ainsi dire latente jusque là, se lève sur l'horizon... aujourd'hui elle y descend!... Les suppliciés du vieux monde s'élançèrent vers le Dieu prometteur de jours nouveaux, affolés de leurs vices, de leurs simples instincts même. C'est donc par la terreur et la désespérance de la vie que débute l'ère nouvelle et par l'espérance folle d'un bonheur inconnu. Ce bonheur inconnu, c'est de lui que l'humanité a vécu depuis quinze siècles...

Le comte de Kerguelvan disserte curieusement sur cette thèse ; il reprend les idées que l'abbé de Kerpenhir n'a fait qu'indiquer, et posant en principe que le secret de l'homme est tout entier dans ses douleurs et dans ses joies, par conséquent que toute religion est à la fois révélée et révélatrice, toute prière et toute œuvre de génie parole de vérité, dans cette vue philosophique où chaque symbole et chaque expression artistique de l'indignifiable humain tient lieu d'aphorisme, il analyse le moyen âge, la Renaissance italienne et, après les œuvres de la foi, les œuvres du doute : le rêve de la science, les alchimistes cherchant, non comme les poètes d'aujourd'hui, l'idée latente dans l'ambiance, mais l'or latent en toutes choses et la puissance magique ; Pascal, leur successeur et leur émule, s'efforçant à cristalliser l'idée philosophale propre à faire sortir Dieu de chaque idée ; Shakespeare qui sentit tant d'inconnu dans l'âme d'Hamlet qu'il en peupla l'espace entre le ciel et la terre ; Shakespeare, après l'assassinat de la foi par la réforme « plein du frisson des rêves qui s'en-

fuient »... toute l'odyssée chrétienne de l'humanité en marche vers le bonheur inconnu...

Après les ricanements de Voltaire, l'anatomie psychologique de l'Angleterre, la métaphysique pédagogique de Rousseau, sa misanthropie et son suicide et après le suicide du passé, dans sa fureur de la Révolution se déchirant lui-même « POUR RETROUVER SA VOLONTE PERDUE », au seuil de ce siècle Kerguelvan se recueille.

Sa voix sombre, a, par instants, reflété d'étranges lueurs; Brennilis sent que sa causerie n'est qu'un voile jeté sur l'émotion secrète de son âme.

Kerguelvan reprend :

— Oh! que de ruines, que de larmes! qui donc est mort? personne ne le sait. Une éternité vient-elle encore de mourrir au cœur de l'humanité? une nouvelle voix s'est-elle fait entendre sur les rivages de la mer Egée! non, mais sur les rivages de son âme, une voix triste et douce comme est celle de l'alcyon ou de l'acalanthide gémit un chant vespéral: « Qui es-tu? » — « Je suis celle qui » n'est plus, celle que tu n'as jamais connue, mais » dont tu sentais dans ton cœur la tranquille présence. Maintenant que je suis morte, je m'appelle » mélancolie. Les anges sont morts, Adonai pour » la seconde fois agonise! écoute-moi te parler du » passé, écoute-moi, car je serai seule désormais à » t'entretenir de ton âme et de l'inconnu d'outre- » tombe. » — Ailleurs, c'est Faust et c'est Manfred!

L'amour, n'est-ce pas, seul reste dans nos âmes des émotions extra-terrestres?... En la forme musicale, voici trois génies qui synthétisent toute l'âme chrétienne:

Bach, c'est le moyen âge; son œuvre immense, mystérieuse, est surchargée d'idées comme une cathédrale gothique; ses fugues sont des hauts reliefs qui racontent l'Évangile et l'âme catholique des choses; ses voix d'en bas soulèvent les dalles mortuaires et celle d'en haut les voûtes, car elles rompent, elles aussi, l'ancien terme qu'était le temple! C'est la montée de l'espérance souterraine vers le Ciel. Œuvre pleine de la mort chrétienne,

la grande mort qui menait aux béatitudes... ses adorations et ses sanglots, sont inhumains à force d'être mystiques, c'est la vieille douleur espérante; Bach est, comme la religion, la forme espérante de la douleur.

Mozart, c'est la Renaissance italienne avec ses madones et ses anges inexplicables souriant sur les horizons charmeurs de l'éternité. Il est à la fois Botticelli, Raphael et Vinci; gracieux et serein, l'indicible qu'il révèle ne torture jamais; à contempler ses mélodies, on file aussi le rouet des impossibilités, mais elles charment tellement qu'on se complait au rouet; ses sujets religieux sont calmes, nul tourment d'au-delà; son *Lacrymosa*, même, n'est qu'une douleur suave exprimée par du joli.

Et Beethoven, c'est nous! Car il est tout à lui seul! il est toute la tragédie humaine, celle d'avant et celle d'après le Christ... et nous aussi, nous contenons toute la tragédie!... On dirait un homme qui a vécu tous les temps de l'humanité, et même les siècles qui vont venir. *Gloria in excelsis* de la messe en ré, victorieux de la mort s'élançe vers le ciel comme une Samothrace! Toute son œuvre platonise, s'élevant de beauté en beauté, jusqu'à la beauté suprême qui définit Dieu... Si, parfois ses mélodies sourient aussi comme des madones, adorent comme des saintes ou pleurent comme des martyres; s'il y en est d'amoureuses qui conduisent vers l'éternité, lumineuses comme des Béatrice... soudain, détournant d'elles ses regards, il se retrouve l'homme isolé qui se débat sous la main de la fatalité et celui qui appelle la grâce fatale: Il est Œdipe, il est Oreste dans ses terreurs, et il est Pascal dans ses prières, Pascal dans ses vertiges, Pascal dans ses méditations de l'infini et de la faiblesse humaine... Il est Shakespeare monologuant sur l'au-delà, Shakespeare criant les douleurs des passions, Shakespeare chantant les gémissements tendresses; il est Jean-Paul, car aussi, lui, il se penche au bord de l'obscur où il a crié le nom de Jésus, et il n'y entend que l'éternelle pluie. Mais

il est plus que tous ces hommes, il est *l'homme-humanité*.

Kerguelvan s'est assis au piano, et, tandis qu'il joue, de temps à autre il parle :

— Le héros libérateur a parcouru le monde... en dansant, la vie s'avance avec la jeunesse et avec la joie :

Molto vivace.



Le cortège a passé comme un rêve... Maintenant on dirait un jugement dernier :

Adagio molto e cantabile



Tout ce qui a vécu ressuscite, dans l'âme enfin unifiée de tous les êtres... Car il naîtra celui vers lequel tend tout ce qui pense et tout ce qui vit... Le songe commun de tous les morts se lève de terre, les inutiles martyrs pleurent leur déception... voici le chant de tous ceux qui moururent de leur espérance :

Andante moderato.
espress



Attardés à leur rêve, ils supplient encore, ils ne peuvent cesser d'aimer leur paradis perdu, ils ne peuvent cesser de regarder sourire la lumière heureuse de leur primitive immortalité... Tout à l'heure ils se dresseront hors de la mort, ils reviveront en l'être qui sera né de la douleur d'amour... Immense par la pensée, tout petit par la voix, voici l'homme-humanité qui s'avance et parle, et ses paroles sont consacrées par les accords du vouloir et de la vérité :

Presto.



Voici monter là-bas l'hymne de la joie :

Allegro assai.



Tous les vivants et les ressuscités, tous et tout! La nature entière ne formera plus qu'une même conscience, les barrières de l'être ont été brisées, la loi d'égoïsme abrogée, voici passer la marche de la vraie joie et de la vraie liberté :



Vous ne me comprenez pas peut-être? pourtant c'est la conclusion de toutes les philosophies, de tou-

tes les religions, de toutes les œuvres et c'est la cause finale de toute la douleur; Beethoven fut l'inconscient prophète du prochain surhumain. L'amour est la loi qui mène notre évolution, l'amour qui a dit au Dante : *Ego tanquam centrum circuli, cui, simili modo, se habent circumferentiae partes.*

Nous voulons tout percevoir, tout du monde et tout de nous-mêmes; la joie d'être un dans la multiplicité, voilà la joie de l'avenir! peut-être que nous renaîtrons dans cette félicité?... ah! la raison ne raisonne plus! c'est une révolution qui affirme l'homme dans sa joie de vivre et qui renverse le ciel, et pourtant c'est encore la douleur et c'est encore le ciel!

... Ecoutez-le maintenant, enfermé seul en lui-même, s'entretenir avec l'infini; écoutez le roseau pensant s'incliner sur le poids de l'univers et se redresser dans la fierté de sa conscience.

Adagio sostenuto.



L'effroi de l'espace et l'effroi de la mort... le roseau se balance dans l'incertitude de sa faiblesse... soudain une force monte du plus profond de l'être: je pense, je sais que je meurs et l'univers n'en sait rien! J'aime et je puis chanter que j'aime, et je devine pourquoi j'aime!... O Bonheur, écoute ma prière!... comme ma voix est faible! Je voudrais sortir de moi!... Ma douleur s'est élevée jusqu'à la Douleur!... Voici des horizons et des paysages, de l'air... Parfois la rédemption s'est inclinée sur moi... je voudrais qu'un disciple vînt reposer sa tête sur ma poitrine comme saint Jean... Combien il est lointain celui que j'ai rêvé, en quel séjour de

lumière j'aperçus sa beauté!... Je suis un christ sans fidèles et nul ne se souviendra de mon supplice ! Que mon âme est profonde et que le ciel est bleu !...

Et comme Grosbonnet, Spiller, Glary, Mary et Rob sont venus se grouper autour du piano, brusquement Kerguelvan se lève ; il entraîne Brenniliis au fond du salon, et là il garde le silence jusqu'à ce que les autres se soient éloignés ; alors il dit :

— L'amour devient un mysticisme ; n'est-il pas désormais la « forme attrayante de la douleur » dont la religion chrétienne avait été jusqu'à là la forme exaspérante ? La foi promettait le bonheur d'un amour éternel ; l'amour promet l'illusion d'une immortalité passagère.

Mais la femme donnera-t-elle au poète tout ce qu'il rêve ? « Derrière nous, disent ses yeux, t'attend un infini qui repose ; viens à l'ombre de nos cils, nous versons le bonheur avec notre clarté douce, nous sommes les sources d'où s'écoule le fluide endormeur du mal, pour nous tu renaîtras à la vie bienheureuse. » Et le poète se penche sur ces limpidités, son âme avidement boit l'âme de la féminité : pérégrin harassé, il s'endort doucement à l'ombre des cils, ses rêves sont presque des rêves d'enfant.

Mais voici qu'il s'éveille, hanté de songes, et qu'il cherche le regard léthéien... à sa place, il trouve deux froides gemmes... « A quoi donc songez-vous, ô mes sources où je buvais hier l'oubli ? Aujourd'hui, vous ne me versez plus que la lumière réfléchie du dehors ; vous n'êtes plus qu'un miroir où mon image se déforme ! » Mais les yeux restent gemme et la bouche dit : « A quoi bon, maintenant qu'ils t'ont vaincu ?... » — « Pour quoi cette cruauté ? Je souffre tant, rends-moi l'espérance, je suis errant, sois-moi hospitalière !... Ouvre-toi à moi, âme des regards aimés...

» J'implore ta pitié, toi l'unique que j'aime,
 » Du fond du gouffre obscur où mon cœur est tombé ;
 » C'est un univers morne à l'horizon plombé
 » Où nagent dans la nuit l'horreur et le blasphème ! »

Mais l'amante sourit, les yeux s'égarèrent de tous côtés, la bouche prononce cent paroles indifférentes. Douloureusement déçu, il dit :

« Sois charmante et tais-toi.

» Et bien que votre voix soit douce, faites-vous.

» . . . Taisez-vous, ignorante.

» Laissez, laissez mon cœur s'enivrer d'un mensonge. »

Et aux yeux :

« Beaux écrins sans bijoux, médaillons sans reliques

» Plus vides, plus profonds que vous-mêmes, ô cioux !

» Femme, je te demanderai l'oubli dans les plaisirs de la chair, puisque tu n'es que matière, idole sans correspondance avec l'infini ! Brisons notre auréole ! L'infini, ô poète, astrologue ridicule, l'infini, c'est l'anéantissement de l'esprit dans les plaisir des sens ! Que l'amour me soit comme une mort ! Nous aurons :

» Des divans profonds comme des tombeaux ! »

Dernier suicide de l'âme !

« Mais qu'est cela ? j'espérais le néant... derrière la chair voici s'ouvrir un infini de supplice : le ciel existe donc puisque l'enfer existe ?

» O chair que j'allais maudire, tu es révélatrice d'idéal ? formes, expressions de l'inexprimable, parfums, sons, couleurs ! ô mes sens, que me dites-vous ? Ciels de la nuit, grands ciels qui faites rêver d'éternité ! lunes accoudées sur les nuages ! ô soirs harmonieux ! grands soleils couchants, matins blêmes ! chevelures parfumées, mers où mon âme voyage !... Correspondances ! Univers ! Sphinx, j'ai trouvé ton énigme, je sens que je vais te comprendre ! »

Pour la troisième fois le monde reprend une âme. Après que les Dieux antiques eurent cessé d'être le moi des choses, l'invisible avait pris la forme multiple du démon ; l'invisible, aujourd'hui, n'a plus aucune forme, il n'est plus vivant. Inconscient, il est l'Idée, énigmatiquement silencieuse en attendant que l'homme lui ait trouvé un corps :

l'âme du monde est un verbe latent. Les Dieux et les démons sont remplacés par des poèmes, des mélodies et des accords ; le merveilleux moderne, c'est la poésie, les apparitions de notre siècle sont les chants de Baudelaire et les chants de Beethoven !

Mais qui reconnaîtra l'idée suprême parmi la foule des formes incessantes qui se lamentent aux profondeurs de *la Forêt de symboles* ? « A force de » la contempler, voici que cette foule est venue en » moi, et je suis moi-même maintenant la forêt » vaste et remuante ! ma solitude m'est encore » plus horrible ! qui m'accompagnera dans ces » Champs-Élysées de mon âme parmi les ombres » des idées mortes et des idées futures ? il faut *que* » *je sorte de moi*. Le bonheur serait de m'endormir » parmi les rêves souriants d'une autre âme.... » mais où aller ? Nulle âme n'est ouverte à la » mienne ! Maintenant que j'erre hors de moi, » Vertige !

» Je ne vois qu'infini par toutes les fenêtres !

» L'air du monde ne contient plus aucune joie ;

» Le printemps adorable a perdu son odeur !

» Pourtant femme, ô irréaliste ! que tes bras me » soient un garde-fou au bord du néant ! Viens » au balcon de mon rêve ouvert sur l'infini, vois » ce soir :

» fait de rose et de bleu mystique !

» O rêve ! ô rêve !

» Que ton sein m'était doux, que ton cœur m'était bon !

« Nous avons dit souvent d'impérissables choses !

» Femme, sois moi douce au moins, sois-moi » maternelle, berce-moi : sois la Fée, sois la Ma- » done ! N'es-tu pas l'ange aussi ?.... vois, je te » rends mon adoration, je m'agenouille à tes pieds » en une extrême prière :

» Ange plein de gaieté, connaissez-vous l'angoisse ?

» La honte, le remords, les sanglots, les ennuis ?

» Ange plein de bonheur, de joie et de lumière !

» Mais, vous n'entendez point ma prière, ô ange,
» mensonge de mon cœur supplicié ! il faut pour-
» tant qu'on l'entende ! Qui ? les hommes sinon
» l'ange ! »

Autrefois il se serait contenté de prier à chaude
voix, à mains jointes ; maintenant il prie par
écrit..... qu'elle lui survive au moins, sa prière !
qu'une âme sœur l'entende et la redise après lui :
« Hélas, moi qui ai si souvent pleuré à te voir soi-
» gner des enfants et des oiseaux ! mais les plaies
» d'âme du poète ne se voient pas, il faut que tes
» sens fassent frémir les nerfs de ton cœur physi-
» que, et les instincts que la nature t'a mis au ven-
» tre ! Ta voix qui sait chanter des chansons fraî-
» ches, des chansons d'or, des chansons de lu-
» mière au chevet d'un enfant ou d'un vieillard qui
» meurt, ta voix m'est stridente comme une ironie,
» à moi, poète-amant, qui *meurs sans bouger dans*
» *d'immenses efforts* ! »

L'abbé de Kerpenhir se tourne vers Kerguelvan ;
sa figure reflète une inquiétude douloureuse,
comme si ces dernières paroles avaient pour lui
un sens particulièrement terrible.

Kerguelvan fiévreusement :

— « O mon âme, pourtant je te marierai ! ma
» douleur, sois mon amante, viens, toi, sur mon
» balcon de rêve..... à nous deux nous dirons les
» choses impérissables :.....

» Ma Douleur, donne-moi la main ; viens par ici,

» Loin d'eux. Vois se pencher les défunes Années,

» Sur les balcons du ciel, en robes surannées ;

» Surgir du fond des eaux le Regret souriant ;

» Le soleil moribond s'endormir sous une arche,

» Et comme un long linceul traînant à l'orient,

» Entends, ma chère, entends la douce nuit qui marche. »

Hymen adorable - du martyr !..... Mais, ma
» douleur, tu es encore moi ! C'est à moi-même

» que je parle et je suis seul toujours !... Je n'ai
 » plus qu'un espoir :

» C'est que la mort planant comme un soleil nouveau,
 » Fera s'épanouir les fleurs de mon cerveau !

» Le son de la trompette est si délicieux
 » Dans ces soirs solennels de célestes vendanges !

» Pourtant, il faut que d'autres te voient, te
 » possèdent mon âme ! Mes pensées, il faut qu'on
 » vous aime, vous qui naissez de mon immense
 » amour insatisfait ! ».

La poésie devient alors une sorte de prostitution désespérée du poète, cherchant dans les foules un amant spirituel... il l'a dit lui-même : « La poésie est une prostitution ! »... une prostitution, une oblation de l'âme dans ce qu'elle a de plus intime et de plus douloureux.

Et ainsi, il va, se torturant lui-même, afin de se livrer plus complètement au monde et afin de souffrir plus encore, car la douleur contient au moins le sentiment de satisfaction ; désormais il s'appellera *l'Heautontimoroumenos*, ce fils chrétien Prométhée qui est lui-même son propre vautour !

Kerguelvan s'interrompt tout à coup.

Brennilis, intérieurement : — Il est sans doute cet homme-là lui-même, dont il veut d'évoquer la grandeur et le supplice à travers Beethoven et Baudelaire !... son œil crevé ?... quel horrible drame ? peut-être pour ne plus rien voir !..... mais sans doute il n'eut pas le courage de crever l'autre, sa volonté fut brisée par la douleur ! qui sait ?

Rob, sur le balcon, d'un ton blagueur : — Tout cela c'est très beau ! mais je connais quelqu'un qui fit mieux, à mon avis, que de s'Heautontimoroumenosiser ;... ce quelqu'un, il est vrai, n'était pas poète de son métier, mais dilettante et lord... dégouté, lui aussi, de l'éternel féminin, il résolut de se tuer ; auparavant, il alla voir Edison à qui il avait jadis sauvé la vie..... Edison lui fit une femme électrique (un bienfait n'est jamais perdu)...et... vous savez le reste.....

Grosbonnet, ricanant : — Malheureusement, tous les poètes et tous les artistes n'ont pas sauvé la vie au grand inventeur et en attendant que sa philanthropie songe à installer une fabrique de femmes ad-usum-poetarum..... et, bon Dieu, voilà encore la femme sur le tapis !....

Frettel : — En attendant, il est à craindre que si *l'Eternel féminin* ne change pas, l'humanité pensante et rêvante ne s'affole jusqu'à...

Frettel : — L'adorablement pur, le cygne de Mantoue.... et Platon, le sublime....et..... et le catholicisme s'abandonne.... et voici que nous commençons à nous dire que les païens furent des gens très heureux.

Rob : — *Ducite ab urbe domum, mea carmina ducite Daphnin*, n'est-il pas vrai?... chassez le naturel, il revient au galop, et même l'antinaturel qui pourrait bien après tout n'être pas si anti ni antique que ça !

Frettel : — Trois forces principales poussent les intellectuels dans le même sens, cela est incontestable : l'athéisme, la sottise et la laideur morale des femmes, la stupidité du public qui s'obstine à ne s'ouvrir à aucun grand génie de son vivant.

Harry Mary : — Comment cela ? comment cela ?

Frettel : — Mon Dieu, c'est bien simple : ces trois forces parallèles ont poussé les uns à s'enivrer d'absinthe, les autres de haschich... elles pousseront les suivants...

Rob, clamant : — A boire du nectar olympien servi par Ganymède !

Kerguelvan, glacial : — Et vous en avez l'air joyeux ?

Frettel indique à Brennilis une Vénus de Milo, sur un socle au mur, ayant à sa droite et à sa gauche, en pendants, le Narcisse de Naples et le Persée de Florence : — L'Allégorie de l'avenir !

Brennilis contemple avec effarement la déesse aux bras mutilés, tandis qu'à côté d'elle, l'éphèbe admirable se contemple lui-même et que l'adoles-

cent vainqueur élève triomphalement la tête de la Méduse qu'il vient de trancher.

Grosbonnet, qui étouffe à force de rire : — Ouf!... j'y perds mon latin ou plutôt je l'y retrouve! voyons, Messieurs... mais que diable! vous allez trop loin, nous n'en sommes pas encore rendus, Dieu merci, à un pareil degré d'immoralité!

L'abbé de Kerpenhir, souriant : — Vous trouvez que c'est immoral?

Grosbonnet, avec un haut le corps : — Mais, Monsieur l'abbé!

L'abbé de Kerpenhir : — Pourquoi, je vous prie?

Grosbonnet : — Mais c'est contre nature!

Kerpenhir, avec un rire léger et dédaigneux : — Votre réponse, permettez-moi de vous le dire, est digne d'un commissaire de police... Contre nature! vous prêchez l'ordre au non du désordre.

Depuis quand la nature fait-elle de la morale? Voilà en vérité une divinité bien étrange! Ce qui symbolise la nature, n'est-ce pas le loup dévorant l'agneau, le ver rongeur la beauté?... La nature? c'est la lutte des êtres pour la vie, et la lutte des forces pour l'équilibre. Où voyez-vous de la morale dans le monde physique? la morale n'est-elle pas essentielle à l'homme et précisément parce que l'idée de Dieu lui est essentielle?... contre nature! contre la vôtre? mais celle de votre prochain? fera-t-on ce qui déplaît par plaisir? cela vous fait horreur? à merveille! mais cet autre pense-t-il de même?... mais les Orientaux, mais l'antiquité? Le critérium du bien et du mal est analogue au critérium du beau c'est une *satisfaction intérieure*. Comment la percevrez-vous, cette satisfaction intérieure, si vous habituez votre esprit à dédaigner ces joies de l'âme qui sont tout l'idéal? Or, de par leur nature même, les hommes ont plus rarement encore le sentiment du bien que le sentiment du beau; ce qui est contre nature, c'est la morale et l'esthétique! Il faut un Dieu armé du ciel et de l'enfer pour conduire l'humanité au bien... ou il ne faut plus parler de morale. Vous vivez avec la vitesse ac-

guise de dix-huit siècles chrétiens, mais après, lorsque cette force sera épuisée ?

Grosbonnet : — Mais la Renaissance était vicieuse et religieuse !

L'abbé de Kerpenhir : — Mais on prêchait la morale au nom de Dieu !

Grosbonnet : — Mais l'Inquisition torturait au nom du Christ !

Kerpenhir : — Au nom du Christ l'humanité a fait la guerre, crime aussi atroce ! mais si le crime s'est commis au nom de Dieu, le bien régnera-t-il au nom du Néant ? Vous supprimez Dieu de votre intelligence sous prétexte qu'il n'a pu arrêter vos forfaits ; vous tranchez les liens qui reliaient le ciel et la terre, vous guillotinez le monde et vous vous étonnez que l'âme qui l'animait le quitte ! Croyez-vous donc qu'on assassine un Dieu comme un Roi, et qu'à la place de celui qui régnait sur les intelligences et sur les cœurs on puisse mettre une morale représentative de suffrage universel : l'opinion est un Code ? Les philosophes ergoteurs, les bourgeois libres-penseurs, sont les premiers nihilistes, l'irréligion c'est l'anarchie des consciences ! ils ne veulent plus du Christ, ils seront gouvernés, comme les choses, par la logique des forces. Le peuple, devenu force inconsciente, les écrasera sous sa masse et, rationnellement, ce sera juste et vrai...

Brennilis, comme à lui-même : — Qu'est-ce donc que la morale ?

Frettel, qui seul a entendu la question de Brennilis, par-dessus le murmure des protestations, s'écrie :

— La morale, mon petit, c'est la loi de la majorité !

L'abbé de Kerpenhir a repris la parole ; on se tait pour l'écouter, il s'adresse à Kerguelvan :

— Ainsi, René, vous voyez que le penseur retrouve la foi dans l'analyse même qui l'avait détruite. Dès qu'il a saisi son âme aux prises avec le monde, il a retrouvé Dieu et Satan... il a entendu leurs paroles dans le *langage des choses muettes*... il a senti leur présence dans son âme et dans sa

chair... Mais, hélas ! qui a douté doutera : la foi était un pont jeté sur l'infini, aujourd'hui nul n'y passe plus sans vertige !... Cependant si le culte de Jésus est né, comme vous l'avez remarqué, du spleen païen, ne renaîtra-t-il pas du spleen chrétien ? Ainsi notre sainte religion serait vouée à l'éternité par les conditions mêmes de sa naissance... à côté du Prométhée sans cesse renaissant existe désormais le Christ éternel ; le rédempteur veille sur le révolté... le Supplicié du Golgotha ne cessera d'apparaître au Supplicié du Caucase.

Kerguelvan : — Le poète ne peut être seul et sans Dieu, car sans cesse il se penche sur l'infini. La suppression du Christ, c'est le règne du Sphinx, du Sphinx dont le regard inéluctable rend fou, car il regarde par les yeux de chaque être et par tous les pores de la matière : le regard posant l'éternelle énigme, je l'ai rencontré jusque dans les parfums, jusque dans les sons, jusque dans la lumière, jusqu'au plus profond de moi-même et ainsi, partout et toujours, j'ai subi l'interrogation, sans trêve, comme un remords !

Brennilis balbutie, s'approchant de Kerguelvan : — Pardon... je voulais vous dire... donnez-moi votre main, il me semble que je vous aime... il me semble que je vous ai toujours connu... quelle œuvre ferez-vous ?

Kerguelvan, sans répondre, regarde longuement Brennilis, qui demeure la main tendue vers lui, puis il se lève et se met à marcher dans le salon.

L'abbé de Kerpenhir : — Et vous, mon enfant, quelle œuvre faites-vous ?

Brennilis : — Je ne sais pas...

Kerguelvan s'est assis ; au piano, il joue.

Adagio sostenuto.

1 3 5

sempre pp e senza sordini.

4 5+

et tandis que le lent cortège s'éloigne, en marche vers l'infini, il déclame :

Sois sage, ô ma douleur ! et tiens-toi plus tranquille.

Il se tait après ce seul vers, continuant l'évocation musicale... Lorsque les derniers mots de la prière, avec les derniers suppliants, déjà, se sont perdus dans la nuit et comme on n'entend plus que le souvenir de leur passage rythmé aux derniers coups de l'heure inconnue qui sonne, inattendue dans ce silence et irréelle par son humanité même, la voix de Kerguelvan s'élève :

Entends, ma chère, entends la douce nuit qui marche.

Un frisson a passé sur tous ; même le politicien Harry Mary, même le crapuleux Rob se taisent... tout à coup, des mots épais et somnolents surgissent au milieu du mystère. Le Grosbonnet inépuisablement idiot s'est endormi et, rêvassant, balbutie : « Ça pas de bon sens, ça pas de bon sens ! »

.....
 Déjà la lucidité du ciel annonce l'aube prochaine ; l'abbé de Kerpenhir, René de Kerguelvan et Brennilis se sont arrêtés sur le trottoir ; les autres sont partis : Kerguelvan s'approche de Brennilis et lui prend la main ; après une hésitation de quelques secondes il dit :

— Adieu Brennilis...

Il s'éloigne au bras de l'abbé de Kerpenhir. Brennilis les regarde descendre le boulevard Saint-Michel... lorsqu'il les a perdus de vue dans la brume mêlée aux ombres, il lui semble qu'un vide vient de se faire en lui ; penché en avant, il court, il les a rejoints ; mais que leur dit-il ? non, il est toujours adossé à la maison de Spiller... s'il courait cependant après eux ? mais que leur dirait-il ? des sentiments inconnus se pressent dans son cœur. Que se passe-t-il donc en lui ? Quelle vision vient-il d'avoir ?... Qu'est-ce que c'est que la vie ? qu'est-ce que c'est qu'un être ? cela lui paraît très étrange d'être

là seul contre ce mur... Parmi la foule des idées dont sa pensée peuple l'espace autour de lui, il réentend la voix déclamer :

Sois sage ô ma douleur.

Entends, ma chère, entends la douce nuit qui marche.

et les derniers murmures des suppliants Beethoveniens s'élèvent encore dans sa mémoire.

Voici que la forme des maisons l'étonne comme s'il venait d'un autre monde : « ces millions de compartiments où des millions d'êtres enferment leur vie en attendant les millions de boîtes où on enfermera leur mort ! » Il se complaît à se déshumaniser ainsi par la vision étonnée des choses ; les plus ordinaires détails de la main d'œuvre humaine lui évoquent toutes les habitudes sociales... bizarres, fantastiques... et suivant la pensée baudelairienne, il songe aux agonisants et aux débauchés.

Près de lui un sergent de ville fait sonner ses bottes. Brennilis se redresse avec colère et s'enfuit. Au coin du boulevard Port-Royal, une fille l'arrête : il rejette violemment la main qui vient de se poser sur son bras ; il n'a pas fait dix pas qu'il revient vers elle ; il lui murmure à l'oreille : « Pauvre femme, pardon ! » puis reprend son chemin. Elle éclate de rire.

Brennilis pense : « Tu as tort de rire, quand tout est si sérieux et si triste dans le monde »... S'il revenait encore lui expliquer pourquoi il ne faut pas rire ?

Son cœur déborde de commisération et d'amour. Il voudrait s'agenouiller là dans la rue. Alors il se met, comme aux premiers jours de son efflorescence sentimentale, à converser avec Jésus : « Seigneur, regardez dans Paris, que de douleurs, que de cruautés en cette seule seconde ! Pourquoi, mon Dieu, puisque tu es mort sur la croix pour racheter tous les hommes ! O supplicié, combien je vous aime ! j'aurais voulu, aussi moi, être ton saint Jean ! Hélas ! peut-être que tu ne fus qu'un homme, car comment comprendre cela : tant de haine et de laideur au

cœur des hommes après ta venue parmi eux ? Que reste-t-il de toi ? Une histoire qui ne sera bientôt plus qu'un conte... et des paroles qu'on cite comme des proverbes, par habitude et indifférence. »

Brennilis s'est arrêté, il lève la tête et concentre toute sa volonté dans ses mains jointes : « Pourtant, penserais-je ainsi ce matin si tu n'étais venu ?... ces sentiments infinis qui m'élèvent de terre et me font si léger, voilà la Rédemption ! »

Il se rappelle Kerguelvan jouant l'andante de l'œuvre 106... puis ce que l'abbé de Kerpenhir a dit : « A côté du Prométhée sans cesse renaissant, désormais veille le Christ éternel... le supplicé du Golgotha ne cessera d'apparaître au supplicé du Caucase ! »... Maintenant, oui, il comprend tout... il lui semble qu'il vient de posséder une lucidité miraculeuse !...

Il s'aperçoit, alors seulement, qu'il fait tout à fait jour : devant lui un large boulevard monte vers l'horizon vide... il s'effare de cette grande clarté à ciel blanc, à maisons blafardes, où tout est pâle comme au lendemain d'une orgie.

... Des maçons fardés de plâtre descendent l'avenue d'Orléans, à grandes enjambées... beaucoup entrent dans un cabaret qui vient d'ouvrir.

Un loqueteux grelottant passe près de lui ; Brennilis sent qu'il a froid lui même ; il hâte le pas, retombé parmi le triste monde.

HENRY BOURGEREL.

(A suivre.)

Reproduction interdite

